

L'Itinéraire
philosophique
de Maurice Blondel

PROPOS RECUEILLIS
PAR
FRÉDÉRIC LEFÈVRE

AUBIER-MONTAIGNE
PARIS

B2430 . B581 L4

— *Ainsi, il suffit de traverser toutes les « Nouvelles Littéraires » et artistiques, pour retrouver le Paradis perdu, et vous êtes sainte Estelle?*

— Interprétations tendancieuses, que je ne m'attarde pas à rectifier : je vous renvoie à Bremond, qui vous renverra sans doute à Edouard Aude, l'incomparable bibliothécaire de notre incomparable Méjanes, pour la critique littéraire, et, pour le sens spirituel, à saint Paul devant l'Aéropage.

Le « Dieu inconnu », l'Être, que nous ne chercherions pas si nous ne l'avions déjà un peu trouvé, où réside-t-il donc ? Ce ne peut être dans nos notions : mais est-ce seulement dans ce monde d'enchantement que nous fabriquons pour nous y évader et que nous appelons nos créations ? ou ces créations ne seraient-elles pas elle-mêmes un moyen progressif d'épeler les lettres éparses du laweh mystérieux et réel dont nous ne pouvons d'emblée écrire et prononcer le vrai nom secret ? Parce que l'on avait eu raison, comme nous le remarquons tout à l'heure, de s'insurger contre ceux qui baptisent *réel* un faux intelligible, faudrait-il maintenant et plus gravement se donner le tort de nommer *transcendant* un pur immanent, une nouvelle idole ? Et l'erreur ne vient-elle pas de ce qu'on s'imagine qu'un transcendant réel ne peut être que conçu comme une chose extérieure et antérieure dans le temps et l'espace, à laquelle il faudrait revenir, tandis qu'il s'agit d'y accéder

comme à une perpétuelle et inépuisable nouveauté, en allant de l'avant, par une prospection et une promotion spirituelles ?

Eclairons plus directement ce point fondamental.

Pourquoi l'idéalisme moderne répugne-t-il tant à l'idée même d'un être extérieur ou transcendant à notre esprit ?

Pourquoi finit-il même par ne plus estimer intelligible une « connaissance réelle » qui ne serait pas uniquement une projection ou une production de la pensée pensante, une création du sujet, sans conformité avec un objet préalablement posé en soi ?

Ce qui explique cette attitude très réfléchie et très tenace, c'est, me semble-t-il, l'extension abusive et l'application fausse d'une thèse qui, en son sens originel et en sa destination normale, est parfaitement légitime, juste, salutaire. Quelle est cette thèse ? J'en formule l'aspect positif dont il est bon de se pénétrer, avant d'en indiquer la déviation subtile et perfide.

Etre, c'est essentiellement agir : prétendre connaître cet être réel par une vue passive qui serait censée le représenter lui-même tel qu'il est, c'est se méprendre du tout au tout ; c'est même énoncer une proposition inintelligible, puisqu'en identifiant à un *pâtir* ce qui est un *agir*, non seulement on le dénature radicalement, mais on implique, dans une même affirmation, des termes contradictoires qu'on présente comme assimilables ou adéquats.

L'être véritable ne saurait donc être connu comme réel que par une pensée agissante qui s'y assimile, non en le reflétant inerte, mais en le restituant en elle. Jusqu'ici, rien à objecter. Mais l'abus et l'erreur surgissent si l'on ajoute que, ne pouvant connaître le réel que *par* une pensée active, nous ne le connaissons réellement que *comme* action subjective, comme création immanente, comme production idéale.

Ainsi donc, s'il est très vrai qu'où il n'y a que du passif il n'y a point vraiment de pensée ni d'être, il est très faux, n'en déplaise à Gentile ou à Heidegger, d'en conclure que nous ne pouvons affirmer et déterminer aucune réalité extérieure, antérieure, supérieure à notre activité pensante et créatrice.

— *N'allez-vous point ici contre la tradition selon laquelle l'esprit est passif dans la connaissance, et n'a qu'à se laisser « faire par la vérité », une vérité qu'il possède d'autant plus exactement qu'il y met moins du sien ?*

— Non, car ce serait commettre un contresens historique et un non-sens philosophique que d'interpréter cette *passivité* au sens d'inertie, tandis qu'elle signifie seulement une puissance qui a besoin d'être mise en branle par une réalité déjà en acte. Mais de cette connaissance initiale, qu'on peut en effet appeler donnée ou passive, c'est un besoin normal, c'est un devoir intellectuel et moral

de susciter une initiative disciplinée qui, loin de subir ou de pâtir, accueille, et, si l'on peut dire, vive et agisse les êtres et Celui surtout en qui seul toute réalité a son principe, sa loi et sa fin.

Vous comprenez dès lors pourquoi, visant une ontologie concrète et un transcendant qui nous transcende vraiment, c'est-à-dire qui soit à la fois immanent et plus qu'immanent, j'insiste sur l'originalité légitime et les méthodes normales d'une connaissance réelle : car, pour elle, ce transcendant authentique, n'est ni un *simili* notionnel et momifié, ni un influx irrationnel ou une obscure connaturalité affective, ni une simple projection de notre vie immanente, une pseudo-création subjective *ad modum recipientis*. Au contraire, c'est notre vie intelligente et active qui peu à peu restitue en elle, *ad modum recepti entis*, la réalité à laquelle sa fonction est de communiquer et de s'assimiler. D'où nous devons conclure qu'*Anima* n'est pas trompée par les promesses de l'Etre. Non. *Animus*, avec ses messages, n'est pas un sycophante; l'on n'a eu des raisons de le soupçonner que parce qu'il a usurpé parfois le rang de son Maître : mais ce n'est pas en nous parlant de cet Etre voilé, c'est en ne nous en parlant pas ou en le supplantant qu'il nous duperait : il est l'ambassadeur et le pédagogue qui nous sert à le connaître, à l'attendre, à l'atteindre, à le « réaliser » en nous comme il est en soi, ou mieux encore à le recevoir

et à l'accueillir, je le répète, en nous réalisant nous-même en lui, par une conformité active et totale à son ordre.

— Cette fois, je crois, notre premier rétablissement est bien opéré. Mais quoique vous m'ayez assuré que le second ira tout seul, je ne comprends par encore clairement comment votre réalisme, si concret, si intégral qu'il veuille être, restitue et non pas fabrique ou crée une réalité qui reste distincte d'elle, ni surtout comment ce que nous pouvons affirmer de cette réalité ne se réduit pas, ne s'identifie pas à la connaissance réelle que vous prétendez en acquérir. Je voudrais voir, ce qui s'appelle voir, cela; sans quoi votre ontologie me semble retomber sous les griefs que vous adressez aux autres. En Italie notamment où vos principales œuvres ont été traduites (plusieurs, je le sais, à votre insu et contre votre gré) et d'autant plus répandues que certaines y figurent au programme de l'enseignement public, on vous interprète souvent dans un sens tout contraire à celui que vous m'indiquez; l'on vous annexe même au mouvement de Benedetto Croce ou à cette doctrine subtile de Giovanni Gentile qu'avec leurs généreuses désinences les Italiens appellent un « Idéalisme immanentistique »...

— Et j'en souffre ! Mais on s'apercevra de plus

en plus de l'erreur commise qui me fait regretter le retard de mes livres projetés.

Déjà cependant de jeunes et vigoureux esprits, tels que Vincenzo La Via, à l'Université de Rome, et Ernesto Grassi, à Milan, se préoccupent de remédier à cet invraisemblable contresens. Pour bien dire, le problème que vous venez d'énoncer avec précision est le nœud du drame philosophique et religieux.

Quel soulagement si l'on pouvait s'évader de ce va-et-vient épuisant qui, comme un volant entre deux raquettes, nous renvoie de la pensée à l'être et de l'être à la pensée, ou, plus tragiquement encore, de l'immanent au transcendant et du transcendant à l'immanent, sans un instant d'équilibre, sans un repos, sans un profit !

Mais laissons d'abord l'aspect religieux.

Chose étrange, — en cette terrible passe où l'on voudrait montrer en même temps que l'être et la pensée sont identifiables et distincts, sans se confondre, sans faire double emploi, sans s'inclure, sans s'exclure, — les philosophes semblent avoir parcouru toutes les solutions, toutes, sauf celle où m'a conduit un examen qui n'a eu rien de préconçu. N'a-t-on pas vu, au cours de l'histoire, le *monisme* et ses multiples formes, le *dualisme* avec d'innombrables variétés, même et de plus en plus le *pluralisme*, où le réel et l'intelligible vont de divorce en divorce. Mais, curieuse carence, on n'a guère envisagé méthodiquement (je ne parle donc pas

des gnostiques, puisque je requiers analyse et critiques), la solution que, pour abrégé, j'appelle ici celle de l'être à trois faces, un *trinitarisme unitaire*.

Envisager méthodiquement le problème métaphysique du point de vue de la seule connaissance notionnelle, et prétendre résoudre ainsi la question de la valeur objective de la pensée, c'est agir comme si, après avoir développé une géométrie linéaire, puis une géométrie plane, on s'en tenait là, sans soupçonner qu'il pût y avoir une géométrie des solides à 3 ou même à n dimensions.

— *Ainsi donc votre « trilogie » n'est pas seulement un assemblage accidentel de trois livres, elle prétend traduire une « trinité » essentiellement vraie, substantiellement réelle ?*

— C'est à peu près cela.

Un tel dessein pour lequel j'avoue n'avoir trouvé à peu près nulle part une aide vraiment précise (si ce n'est tardivement et à un autre point de vue quelques confirmations dans le *De Trinitate* de saint Augustin), s'est peu à peu défini et exécuté en moi presque sans moi. Spontanément, par l'analyse de la pensée et de l'action, par le conflit et la solidarité de la connaissance notionnelle et de la connaissance concrète, j'ai été amené à restituer en sa fonction indispensable et en sa plénitude originale le troisième terme trop souvent sous-entendu ou

simplement rappelé pour la forme. — Mais quelle chance ! la bonne Nature nous offre à point une allégorie en acte. Regardez cette étrange chose qui sort, par un trou rond, de la terre dure et qui s'accroche à une tige d'herbe : vous allez voir cette enveloppe jaune, sèche, luisante, se fendre sur la tête, pendant que les griffes affreuses se cramponnent, puis, de ce trop étroit linceul surgir une vive et ailée et chantante cigale. La coque restera là, immobile et vide; elle a été fabriquée par la vie, elle a contenu, protégé, véhiculé la vie même qui la fait éclater et qui prend son vol d'elle : ainsi en est-il de la pensée pensante et de la pensée pensée, tour à tour contenant et contenu l'une pour l'autre, et préparant l'essor de l'esprit vers l'ample réalité qu'il emplit et chante. La larve et la coque ont fait place à l'insecte parfait quelles n'étaient ni l'une ni l'autre. — Dire qu'on s' imagine volontiers que cette enveloppe, plus durable que la cigale même, que le squelette de plus en plus fossilisé du vivant disparu, que le concept sclérosé et transmis par les livres, c'est tout l'essentiel, quelle erreur !

— *Très bien; mais puisque toute comparaison pèche d'autant qu'elle est plus charmante, je vous avoue ne pas bien saisir comment vous profitez de l'alliance bargneuse de nos deux sortes de connaissance qui se griffent ou se fendent, afin de passer entre elles et d'aller atteindre, par-delà ces sœurs ennemies toujours prêtes à se donner le baiser*